

Sainte Cécile
ou
« La Musique du Véritable Amour »

Mes frères,

L'église où nous sommes ce matin a été construite sous le second Empire, en 1855, c'est-à-dire l'année même où a été composée par Charles Gounod la messe que nous entendons aujourd'hui en l'honneur de sainte Cécile. Pour la France et pour Paris, c'était l'année de la première exposition universelle sur les champs Elysées où se pressèrent plus de 5 millions de visiteurs. Et les grandes orgues de Saint Eugène viennent de cette exposition.

Mais loin des agitations mondaines de la capitale et de l'industrie en pleine expansion, 1855 est pour Charles Gounod l'année d'un séjour en Normandie près d'Avranches où il compose la messe de sainte Cécile dont il écrit que le plus difficile est « de répondre par la musique aux exigences de cet incomparable et inépuisable sujet » qu'est la messe.

Camille Saint-Saëns fera l'éloge funèbre de Charles Gounod en disant qu'après que ses opéras seront tombés en poussière, la messe de Sainte Cécile restera sur la brèche pour apprendre aux générations futures quel grand musicien illustre la France au XIXe siècle. Et il ajoutera, juste après la première audition de cette messe à l'église de saint Eustache, qu'elle causa « une sorte de stupeur. Cette simplicité, cette grandeur, cette lumière sereine... se levait... comme une aurore... C'était par torrents - écrit Saint-Saëns - que les rayons lumineux jaillissaient de cette messe ». Et un autre critique parlera de « cette pureté infinie, cette tendresse indéfinissable et ces accents d'une si grande vérité pour exprimer l'amour divin et l'amour humain ». C'est que chez Charles Gounod la musique était au service d'une foi religieuse profonde, foi qui, en retour, inspirait le musicien dans toute son existence.

Mes frères, il y a là une grâce qu'il nous faut comprendre et demander à Dieu ce matin dans notre prière, et, bien entendu, la lui demander par l'intercession de sainte Cécile. Grâce de garder Dieu au cœur de notre expérience musicale et esthétique, et non pas de l'en exclure par toutes sortes de faux prétextes.

Cécile est cette femme romaine issue d'une famille de haut lignage qui a donné plusieurs sénateurs. Elle a soutenu les premiers papes de ses propres deniers. Lorsque son mari s'est converti elle a donné à l'Eglise un terrain pour en faire un cimetière qui est devenu les catacombes de saint Calixte. Et c'est là, au milieu des papes, qu'après son martyr sous Marc-Aurèle, au II^e ou III^e siècle, elle a eu le privilège d'être enterrée. Son corps fut ensuite transporté de l'autre côté du Tibre, dans le Transtévère, où une église porte son nom. Ce corps fut exhumé tout à la fin du 16^e siècle, et fut trouvé intact comme les corps de ces nombreux saints qui pendant toute leur vie ont chanté Dieu dans leur cœur et ne se sont pas décomposés dans la mort. Cécile a chanté dans son cœur la gloire de Dieu. Sa légende a fait le reste.

Elle aurait formé le vœu de rester vierge pour appartenir entièrement au Christ. Et au soir de son mariage avec son jeune époux Valérien qui lui était imposé, elle aurait encore chanté des psaumes et des prières dans son cœur douloureux. A cause de cela, elle est devenue la patronne des musiciens, parce qu'elle a gardé en elle cette grâce de chanter Dieu même au milieu des souffrances. Par elle nous devons demander pour les chrétiens persécutés la grâce de chanter Dieu dans leurs cœurs au milieu des épreuves et parfois des horreurs qui se produisent à notre époque dite civilisée.

Par elle, sainte Cécile, nous devons demander la grâce de garder Dieu dans notre cœur lorsque la culture qu'il a inspirée à des artistes croyants vient jusqu'à nous et nous touche dans notre émotion ou dans nos sentiments. La question est simple. Qu'allons-nous faire ? Comment allons-nous vivre ces instants d'harmonie qui nous plaisent et pour lesquels nous sommes prêts à plusieurs sacrifices ?

Allons-nous écouter sans comprendre ? Allons-nous apprécier sans réfléchir ? Allons-nous aimer sans croire ? Allons-nous faire comme un Jean-Jacques Rousseau en ne voyant finalement que nous-mêmes et notre exaltation au centre de notre subjectivité ? Ou bien allons-nous faire comme un saint Augustin qui au cœur-même de son expérience esthétique et sensible était conscient d'être en présence d'une merveille de Dieu ?

Allons-nous ne parler qu'à nous-mêmes dans notre cœur en nous disant « comme c'est beau ! » ? Ou bien allons-nous dire, dans notre cœur ébloui et ravi, « Mon Seigneur et mon Dieu, soyez béni pour tant de bienfaits » ? Allons-nous en rester au regard, même ému, d'une culture qui ne jouit que de ses œuvres, ou bien allons-nous, au cœur de notre émotion sensible, éclore à l'œuvre universelle de Dieu et à ce qu'elle nous dit sur nous-mêmes et sur l'humanité ?

C'est là tout l'enjeu spirituel, simple et secret, de notre écoute et de notre présence à cette œuvre de sainteté qui s'est accomplie dans la vie de sainte Cécile et que Charles Gounod a voulu servir. A nous d'y répondre et d'y adhérer librement. La trace que nous en garderons sera soit celle d'un moment précieux mais remplaçable par un autre, soit celle d'un moment unique – et peut-être fondateur – où un amour supérieur nous aura visités qui nous fera chanter d'autres musiques faites de vérité sur nous-mêmes, de foi en Dieu, et d'espérance au milieu de notre société qui a tant besoin !

Que sainte Cécile nous aide à faire un pas en direction de l'amour éternel, un pas qui sauve parce qu'il nous ouvre à la vraie vie, celle où les sacrifices demandés par la fidélité sont transfigurés par la puissance et la douceur de la grâce. Que la sainte martyre de Rome, et les musiciens croyants qui l'ont honorée par leurs œuvres, nous obtienne d'unir à la musique de nos églises le chant spirituel de nos cœurs heureux et reconnaissants de se tourner librement vers Dieu.

Abbé Patrick Faure, curé